

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 52

Artikel: Le voyageur rusé ou le moyen de se chauffer les pieds
Autor: F.N.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178991>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le divertissement de tous et non pas seulement d'une classe privilégiée. Ainsi, à Barcelone, on a construit, il y a peu d'années, un théâtre destiné à la représentation d'opéras italiens. Il renferme de 4 à 5000 places, dont plus de la moitié sont réservées au peuple, qui entre là pour 30 centimes.

Ne pourrait-on pas, dans notre modeste cité, édifier quelque chose de pareil, et avoir un théâtre contenant, non pas 900 places, mais 1500 au moins? Nous croyons que cette entreprise ne serait pas entravée par de bien grands obstacles, et qu'un peu de bonne volonté la ferait aisément réussir. D'après notre projet, 800 places seraient à très-bas prix, et il y aurait une grande chance que chaque soir ces places fussent remplies. Voici, du reste, la disposition des théâtres espagnols :

En face de la scène s'étend un vaste amphithéâtre montant jusqu'au plafond et pourvu de banes fort simples. Les loges sont placées sur les côtés et obliquent vers la scène. Celle-ci a la forme d'un trapèze, dont le petit côté est au fond et le grand vers l'orchestre, ensorte que de toutes parts on peut voir les acteurs, à quelque endroit du théâtre qu'ils se trouvent. Il n'y a pas de lustre, et cela se comprend; il masquerait à une bonne partie de l'amphithéâtre la vue de la pièce qui se joue. En Espagne, où le ciel est plus clément que chez nous, le plafond est mobile et on l'enlève pour renouveler l'air de la salle.

Nous voyons à cet arrangement les avantages suivants. D'abord, vu le prix minime des places, un très-grand nombre de personnes pourront assister aux représentations. Bon nombre d'ouvriers, qui passent ordinairement leurs soirées dans certains locaux où ils dépensent énormément sans avoir beaucoup de journées, préféreront le théâtre à cette vie de café, qui abrutit l'intelligence et épouse la bourse. Nous verrons disparaître ces cafés-chantants, dont les programmes sont plus sensuels qu'instructifs; en tous cas, le théâtre leur fera une rude concurrence.

Mais on me dira, comme Harpagon à Frosine dans le chef-d'œuvre de Molière : Ce compte-là n'a rien de réel. Nous répondrons aux amis du positif que le moyen proposé par nous est le seul qui puisse faire réussir un théâtre à Lausanne et lui permettre de vivre de ses propres fonds. Voici un petit calcul qu'on ne taxera pas d'exagération; pendant la belle saison des cafés-chantants, au moins 400 personnes, chaque soir, se pressaient dans la salle des Trois-Suisses et ailleurs. 400 personnes à 30 cent., cela fait 120 fr.; appliquez cette minime recette au théâtre, et vous verrez qu'il y a là suffisamment pour couvrir les frais de la représentation, en supposant que la salle soit donnée gratis. Ainsi, le produit de toutes les autres places serait un bénéfice net pour la troupe; et il nous paraît difficile qu'un directeur se ruine dans des conditions pareilles. Il aura de quoi rétribuer les acteurs et subsister lui-même, si ce n'est brillamment, du moins plus facilement que dans mainte ville de province.

Ainsi donc, avec l'arrangement que nous proposons, il n'y aura pas de subvention à donner pour maintenir un théâtre à Lausanne. Quant à la construction, comme l'amphithéâtre dont nous avons parlé n'exige pas un

grand luxe, elle reviendra à meilleur marché que celle d'un théâtre ordinaire.

Voilà pour les questions matérielles. Demandons-nous maintenant si Lausanne veut conserver à jamais son aspect, ses préjugés de petite ville. Chaque jour elle s'agrandit, chaque jour un plus grand nombre d'étrangers vient se fixer chez nous, pour y jouir d'un air pur et d'une perspective admirable. Ne fera-t-on rien pour eux? Et dans ce moment où un chemin de fer, qui nous mettra à quelques heures de Paris va être construit, dans un moment où l'on peut, sans forfanterie, songer au percement du Simplon, nos édiles oseraient-ils renvoyer aux calendes grecques la question du théâtre? Nous espérons mieux de leur jugement, de leurs tendances, et l'avenir prouvera sans doute que nous avons eu raison de compter sur eux.

J. B.

Le voyageur rusé ou le moyen de se chauffer les pieds.

Le souverain du nord, l'hiver, s'approche; ses Co-saques, les flocons de neige, qui forment son avant-garde, voltigent déjà dans l'air; c'est le moment de penser aux moyens de se chauffer et de se garantir contre les rhumes et les catarrhes. Souliers en caoutchouc, manteaux, cache-nez, fourrures, casquettes en loutre et tout le bataclan d'habillements inventés par nécessité ou par vanité, ne valent pas un bon feu de cheminée, munie de ses accessoires indispensables pour dégourdir les pieds et rétablir la circulation du sang. Il est à regretter seulement que la cherté du combustible ait fait réduire de plus en plus les dimensions colossales des cheminées de nos aïeux, où, suivant l'expression de Victor Hugo, on pouvait rôtir un bœuf entier, et que pour le moment on se serve de chauffoirs si petits et si mignons qu'à peine trois personnes y peuvent trouver accès.

Malheureusement, dans notre siècle économe, toutes les choses ont la tendance de se rabougrir et de se rapetisser; il en est exactement des cheminées comme des livres et des églises: anciennement on imprimait des livres in-folio, on construisait des cathédrales immenses et grandioses, actuellement on préfère les livres en petit format et, quant aux églises, on aime mieux fréquenter les petites chapelles et oratoires.

Vous est-il jamais arrivé d'entrer le soir, tout transi de froid et grelotant, au café du Grand-Pont ou n'importe quel autre café de notre bonne ville de Lausanne? Votre manteau est couvert de flocons de neige, avant d'entrer, vous avez bien soin de le secouer ainsi que votre chaussure; mais vos pieds sont gelés et vous auriez bien besoin de les chauffer; vos yeux, dont les paupières et les sourcils portent encore les traces humides des frimas de l'hiver, cherchent avidement le seul endroit qui puisse vous fournir les moyens de leur rendre la chaleur naturelle; la bienheureuse cheminée! Mais il est impossible de vous en approcher, la place est occupée, c'est une véritable citadelle avec une garnison de jeunes et de vieux invalides, qui se gardent bien de se déranger pour vous et qui restent en possession exclusive de leur droit inaliénable; c'est

un droit historique tout aussi légitime que le droit de naissance ou le droit de conquête.

« Au banquet de la vie, infortuné convive, » vous jouez le rôle du pauvre poète qui arrive trop tard au partage du monde ; il faut vous contenter d'une place éloignée du foyer vivifiant, et pour faire passer vos frissons, vous êtes dans l'obligation de recourir à des moyens diamétralement opposés, en cherchant à augmenter la chaleur intérieure par des boissons fortifiantes.

Pour éviter des expédients de cette nature, très préjudiciables à votre bourse et peut-être même à votre santé, imitez plutôt l'exemple du *voyageur rusé* que je vais raconter maintenant pour l'instruction et l'éducation des lecteurs du *Conteur vaudois*.

Cette histoire n'est nullement une fiction, comme quelques-uns pourraient le croire, qui me supposent toujours plus d'imagination que je n'en possède réellement. Je la tiens de M. M..., personne très-respectable, très-véridique et très-connue à Lausanne. A la vérité, il m'avait défendu de le nommer, et je suppose presque qu'il en est lui-même le héros, car il est connu pour avoir joué des farces du même calibre.

Voici l'histoire et en même temps le moyen de se chauffer gratuitement.

Un voyageur de la ville de L..., qu'une bise glaciale avait transi de froid, arrive vers le soir dans une auberge de campagne et la trouve si remplie de monde qu'il ne peut approcher de la cheminée ; le syndic du village, le greffier de la municipalité et quelques municipaux occupaient les chaises qui en barricadaient l'entrée, et les gros matadors des localités rurales ne se dérangent guères pour faire plaisir à de pauvres voyageurs, surtout quand ils arrivent à pied. Il est vrai que notre voyageur n'appartenait pas à cette dernière classe de bipèdes ambulants, il était arrivé à cheval et il avait abandonné sa monture aux mains du valet d'écurie qui s'était hâté de conduire le cheval à l'endroit qui devait lui servir de refuge pour la nuit ; car la bise sifflait grandement et il ne faisait pas bon s'arrêter à la cour.

Le voyageur profita immédiatement de cette circonstance : « Que l'on porte vite à mon cheval une douzaine d'œufs à la coque ! dit-il à l'hôte. — A votre cheval, s'écrie celui-ci tout ébahie, croyez-vous donc qu'il veuille en manger ? — Faites ce que j'ordonne ! répliqua le voyageur d'un ton bref qui semblait interdire toute observation ultérieure. Ces paroles eurent l'effet d'une pile galvanique sur tous les assistants. Un cheval dont la pitance consiste en une douzaine d'œufs à la coque, c'était quelque chose de si remarquable que syndic, greffier, municipaux et paysans, qui se trouvaient à l'auberge quittèrent leurs places et volèrent à l'écurie pour voir ce spectacle inouï et inconnu dans les annales du village.

Pendant une dizaine de minutes la salle de l'auberge resta vide, au grand contentement du voyageur rusé, qui profita de cet intervalle pour se chauffer les pieds et pour s'emparer de la place du syndic.

— Monsieur, dit l'hôte en revenant, je l'aurais gagé sur ma tête, le cheval n'en veut pas. — En ce cas,

reprend le voyageur en souriant, il faut donc que je les mange moi-même.

En rentrant dans la salle, le syndic examina le voyageur avec un peu plus d'attention et, tout-à-coup, en le reconnaissant, il partit d'un grand éclat de rire. — Ah ! c'est vous, M. M..., j'aurais dû m'en douter, il paraît que l'âge ne vous fait pas changer d'humeur, vous êtes toujours le même farceur — Parbleu ! il y avait de quoi, répliqua le voyageur en tirant sa tabatière et en offrant une prise au syndic. — Merci, je viens d'en prendre, répond celui-ci en se gardant bien d'accepter, crainte d'être victime d'une nouvelle méchanceté.

— C'est très bien ! dira peut-être l'un ou l'autre de nos lecteurs ; le voyageur ne s'est pas mal tiré d'affaire ; mais cette ruse étant connue, on ne pourra plus s'en servir, et d'ailleurs tout le monde n'a pas de cheval pour lui faire manger des œufs à la coque ! — C'est vrai, mais un météore quelconque, une comète, une aurore boréale, une batterie d'ouvriers allemands, une querelle de ménage, une arrestation, que sais-je ? il y a tant de choses susceptibles de piquer la curiosité des habitués d'un café !

F. N.

Le journal le *Temps* vient de publier, dans sa *revue scientifique*, un article très-intéressant de M. L. Grandjeau, sur l'homme fossile. Nous lui empruntons les lignes qui suivent, espérant que nos lecteurs nous sauront gré de leur communiquer les curieuses recherches faites dernièrement sur un sujet qui a déjà suscité tant de débats parmi les savants et qui les préoccupe encore vivement aujourd'hui.

L'homme a-t-il existé à l'époque reculée où les mers et les terres étaient distribuées autrement qu'elles ne le sont aujourd'hui à la surface du globe ? Ce problème, l'un des plus importants, sans contredit, que puissent se poser les géologues, n'a pas reçu jusqu'ici de solution indiscutable. Regardée comme démontrée, par quelques paléontologistes, l'existence de l'homme fossile, c'est-à-dire de l'homme contemporain d'espèces végétales et animales aujourd'hui disparues, est révoquée en doute par les savants qui ont soumis à un examen rigoureux les faits sur lesquels s'appuient leurs contradicteurs.

Nous avons exposé à plusieurs reprises les discussions auxquelles a donné lieu cet important débat ; aujourd'hui, une communication faite à l'Académie des sciences par M. d'Archiac, au nom de M. Faudel, nous ramène sur ce sujet, et, nous devons le dire tout de suite : si des observations ultérieures ne viennent pas contredire les assertions de M. Faudel, ce géologue aurait mis la main sur une preuve incontestable de l'existence de l'homme antédiluvien.

Nous rappellerons d'abord pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas fait de la géologie une étude spéciale, les termes exacts dans lesquels la question doit être posée.

Entre nous et l'homme fossile, à supposer qu'il existe, se place une révolution du globe. Ces révolutions, amenées par le soulèvement successif des montagnes, se sont maintes fois produites sur notre planète ; ce sont des crises périodiques que séparent de longs intervalles d'équilibre et de repos. Chacune de ces grandes périodes est caractérisée par des dépôts géologiques particuliers, et l'on peut, en étudiant les restes des végétaux et des animaux qu'ils contiennent, recomposer une partie au moins des créations aujourd'hui disparues.

La dernière de ces grandes catastrophes a été suivie par le dépôt d'un terrain que nous nommons *diluvium* ; les matériaux du dernier déluge se sont déposés là et là, principalement dans les vallées actuelles, qui sont dûs au ravinement des eaux agitées et déversées dans le lit actuel des mers. Que l'on étudie,